



HAL
open science

Le réalisme de Gauthier Burley : logique, métaphysique épistémologie

Joël Biard

► **To cite this version:**

Joël Biard. Le réalisme de Gauthier Burley : logique, métaphysique épistémologie. Cahiers de philosophie de l'université de Caen, 2002. halshs-03698286

HAL Id: halshs-03698286

<https://shs.hal.science/halshs-03698286>

Submitted on 17 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joël Biard

**LE RÉALISME DE GAUTHIER BURLEY :
LOGIQUE, METAPHYSIQUE, EPISTEMOLOGIE**

Gauthier Burley (ca. 1275 – ca. 1344), *doctor planus et perspicuus*, représente dans la première partie du XIV^e siècle une étape essentielle dans l'élaboration des formes de réalisme qui auront cours à la fin du Moyen Age. Son œuvre se situe dans le contexte d'une polémique récurrente avec Guillaume d'Ockham, en matière de logique comme de philosophie naturelle. Il est en effet décisif, si l'on veut éviter une conception intemporelle de l'opposition entre « réalisme » et « nominalisme » (cette dernière notion étant d'ailleurs inexistante à l'époque de Burley et d'Ockham), d'inscrire ces thèses dans leur contexte dialogique, de voir à quel type de problème, historiquement déterminé, ils répondent, quelles sont les oppositions ou contradictions qui structurent la pensée d'une époque et donnent sens aux thèses qui s'y affrontent.

D'un point de vue logique et épistémologique, quel est le paradigme commun à Gauthier Burley et à Guillaume d'Ockham ? C'est d'abord celui d'une logique réorganisée à partir de la théorie des propriétés des termes, c'est-à-dire la sémantique de la supposition. Cela ne conduit pas nécessairement à telle ou telle position métaphysique, mais dessine un espace théorique où celles-ci sont définies et investies. C'est vrai des auteurs qui défendent une ontologie de la singularité (Guillaume d'Ockham, Jean Buridan...), comme de ceux auxquels ils s'opposent, tel que Gauthier Burley, et plus tard des réalistes du XV^e siècle. La technique logique s'est affinée depuis l'époque de Guillaume de Sherwood et de Roger Bacon, au milieu du XIII^e siècle. Gauthier Burley s'inscrit dans ce mouvement, il y tient sa place, non pas tant d'ailleurs dans le raffinement de la sémantique des termes que dans le développement de la théorie des conséquences qui en est solidaire.

L'originalité de Gauthier Burley se manifeste en trois questions : le statut des catégories, la théorie de la supposition simple, et le signifié de la proposition. Je les examinerai inégalement. Si la première est d'une importance décisive dans ses conséquences physiques, je m'en tiendrai aux affirmations de principe que Gauthier donne dans sa logique ; celles-ci vont toutefois structurer certaines oppositions ultérieures ; la dernière est décisive du point de vue épistémologique, mais peut-être la mieux connue ; la deuxième est souvent mentionnée, mais il convient de la rapporter à certains opuscules physiques ou métaphysiques et cela me prendra un peu plus de temps.

Le statut des catégories

Chez les Médiévaux, l'interrogation sur les catégories est double. Premièrement une interrogation générale sur le statut des catégories. Gauthier Burley joue un rôle décisif dans la formulation d'une alternative qui reproduit celle qui fut formulée au XII^e siècle à propos de l'être de l'universel : les catégories sont-elles des termes ou des choses ? Deuxièmement, depuis le XII^e siècle encore, en référence à Boèce qui se fondait sur un certain nombre d'idées reçues des commentateurs de l'Antiquité tardive, mais aussi en relation aux questions théologiques, on distingue les catégories qui concernent l'être même des choses de celles qui n'attribuent que des accidents, dont la présence ou l'absence est indifférente pour l'essence de la chose¹. Les maîtres s'interrogent ainsi sur le statut de deux catégories délicates, la quantité et la relation.

L'interrogation générale sur le statut des catégories est formulée dans le « Prologue » de *Commentaire sur les Catégories* qui prend place dans l'*Expositio super artem veterem*, l'*Exposition sur la vieille logique* de 1337. Après avoir défini le sujet de l'ouvrage comme « l'étant dicible de manière incomplexé, ordonnable selon le genre, en entendant par "genre" la mise en série prédicamentale (*ens dicibile incomplexum, ordonabile in genere, intelligendo per "genus" coordinationem predicamentalem*) », Gauthier Burley évoque rapidement diverses opinions qui s'opposent sur la question de savoir « si ici l'on traite des mots ou des choses »². La formulation rappelle littéralement l'opposition entre la *sententia vocum* et la *sententia nominum* du XII^e siècle, mais transposée en un autre domaine, où les discussions n'étaient pas jusqu'alors formulées en ces termes.

Burley reconstitue une histoire (bien évidemment fictive) de cette opposition. D'un côté « Boèce et Simplicius semblent dire que dans ce livre on traite principalement des sons vocaux »³. Et Burley cite ou évoque quelques passages célèbres. En ce qui concerne Boèce, on peut de fait penser à son *Commentaire sur les Catégories*, où il assigne bien les *voces* comme sujet de l'ouvrage, mais, comme le reprend correctement Burley, des *voces significative* ; et Boèce insistait sur le fait que c'est bien la signification qui importe⁴. Sans doute Simplicius peut-il aussi être convoqué ici, mais

1. Voir Boèce, *In librum Periermeneias Aristotelis*, ed. II^a, 418 C - 419 A.

2. Gualterus Burlaeus, *Super artem veterem, Liber praedicamentorum*, Venise, 1497, sign. c 3va : « Utrum [...] hic determinetur de rebus an de vocibus ».

3. Voir *ibid.*

4. « Est igitur operis intentio de vocibus significantibus, in eo quod significantes sunt pertractare » (Boèce, *In Categorias Aristotelis*, PL 64, col. 160 A).

c'est aussi moyennant quelques précisions similaires⁵. D'ailleurs Burley est conscient de ce point ; il précise que selon cette tradition, les catégories ne concernent pas le langage du point de vue grammatical, mais « selon que [les mots] sont significatifs des choses, c'est pourquoi dans ce livre on traite autant des choses que des mots, mais principalement des mots ». Burley ne cite pas de « modernes » parmi les « nombreux autres » qui suivent cette voie, mais on y inclura sans difficulté Guillaume d'Ockham, si ce n'est qu'il n'eût pas utilisé exactement ce vocabulaire ; ce qui importe, ce sont les termes, lesquels sont des signes, et non pas seulement les mots ou sons vocaux, et parmi ces termes signes, les concepts tiennent le premier rang. A cette différence près (différence il est vrai fondamentale), Guillaume traite bien les catégories comme des manières de signifier les choses. Avec des nuances et une approche un peu différente, puisque davantage ancrée sur le langage vocal, on peut également penser à Jean Buridan.

A cette tradition, Burley oppose les auteurs arabes, Avicenne et Averroès, selon lesquels, d'après lui « dans ce livre on traite principalement des choses et des sons vocaux secondairement et par voie de conséquence ». En ce qui concerne Avicenne, il évoque la thèse qu'il a déjà rapportée dans ses commentaires du *Peri Hermeneias*, selon laquelle si les hommes pouvaient se passer de langage pour communiquer leurs pensées, la logique n'aurait pas besoin de s'occuper des mots. En vérité, cette idée conduisait Avicenne à localiser dans les concepts l'objet de la logique — ce qui n'est pas exactement la conclusion tirée par Gauthier Burley ici.

Passant aux arguments rationnels avancés, on retiendra le premier, selon lequel Aristote traite des propriétés de la substance, de la qualité ou de la quantité, or la science porte sur des choses, dont on énonce des propriétés, et non pas sur des mots. Quoique rapide et tel quel guère convaincant, cet argument mérite d'être mentionné puisque l'on verra plus avant que la question de l'objet de la science est l'une des grandes questions qui ont agité la pensée philosophique durant la première moitié du XIV^e siècle. Un autre argument consiste à dire que si les catégories étaient des mots, elles relèveraient toutes de la qualité, puisque le son vocal est une qualité — il faut comprendre une qualité de l'air proféré.

Burley en conclut :

5. Voir Simplicius, 1990, 3-4 : « Pour les catégories [...] l'intention d'Aristote est de parler des mots premiers, qui manifestent les réalités premières et simples, et sous lesquels il fallait ramener aussi toutes les autres choses [...] ».

Je dis donc que le livre des *Catégories* porte sur les choses pour autant qu'en elles sont des intentions secondes, à savoir l'intention du genre le plus général, du genre subalterne, de l'espèce, et ainsi de suite⁶.

Le texte de Burley est toutefois décevant : il en reste à cette affirmation de principe et passe ensuite à une question certes connexe mais différente, sur laquelle je reviendrai à la fin de mon exposé : celle de la *propositio in re*. Je voulais toutefois mentionner ce passage qui ouvre le commentaire burleyien aux *Catégories*, car il déterminera la manière ultérieure de poser la question, tant chez les réalistes d'Oxford au XV^e siècle que dans des textes du XVI^e où le retrouvera cité mot à mot. J'ai eu l'occasion de le constater en travaillant sur Jean de Celaya, qui adopte pourtant le parti inverse et pour qui l'ouvrage traite des *termes signifiantes*, qui se réclame même ensuite de ceux que l'on appelle alors les *Nominales*, mais qui fait état d'une *magna controversia inter Doctores* à propos de la question de savoir si, dans les *Catégories*, l'on traite *de rebus* ou *de vocibus seu terminis*⁷. Or dans son exposé de cette controverse, il recopie littéralement le prologue de Burley, avec les mêmes références et les mêmes arguments. Nous avons donc là un texte qui a servi de cadre de pensée lorsque, un siècle et demi plus tard, s'est formulée de manière canonique l'opposition du réalisme et du nominalisme.

Une telle affirmation de principe ne peut pas ne pas se retrouver dans l'examen des catégories que sont la quantité et la relation. Gauthier Burley y consacre de longs développements. Dans chacun de ces cas, il paraît répondre aux arguments ockhamistes.

La question de la quantité va prendre une importance décisive dans les textes de philosophie naturelle. Elle soulève la question du rapport entre substance, quantité, et matière. Les débats qui se nouent à ce sujet connaissent à Paris une « naturalisation », même si les arguments théologiques sont encore invoqués pour la forme, et amorcent une histoire qui ne trouvera son épilogue provisoire (parce les difficultés resurgiront) dans conception cartésienne de l'étendue comme attribut essentiel du corps. C'est donc du côté de la *Physique* qu'il faudrait chercher les développements les plus conséquents de Burley. Dans les *Catégories*, toutefois, il établit nettement ses position de principe concernant le statut de la quantité. Après un développement concernant la phrase (qui est, selon Aristote, une quantité), à l'occasion duquel il affirme au passage sa théorie de la distinction réelle à propos du nombre⁸, c'est à propos du corps, dans le cadre d'une

6. Voir *Liber praedicamentorum*, sign. c 3vb : « Dico ergo quod liber praedicamentorum est de rebus secundum quod eis insunt intentiones secunde, scilicet intentio generis generalissimi, et generis subalterni et intentio speciei et sic de aliis ».

7. Voir Biard 2000, 281-285.

8. Gauthier Burley, *Liber praedicamentorum*, sign. e 1rb : « Sicut numerus, qui est quantitas discreta, non est res numerata sed habet esse subiective in rebus numeratis [...] ».

longue discussion sur les espèces de quantité, que Burley aborde de front la question de la distinction réelle :

A propos du corps, on se demande au sujet du genre de la quantité s'il faut le poser, puisqu'il semble qu'on ne doive pas considérer qu'une telle corporéité soit une chose autre que la substance corporelle⁹.

Le principe qui guide le refus d'une telle distinction est le constat de son caractère superflu, c'est donc une application du principe d'économie :

Car une substance corporelle, de soi, est *quanta*, sans aucune autre chose qui lui soit surajoutée, donc il est superflu de poser une autre chose par laquelle la substance corporelle soit *quanta*¹⁰.

Tout dans les expressions employées (bien au delà du seul « principe d'économie ») rappelle Guillaume d'Ockham. La justification principale de l'antécédent de ce raisonnement est que ce qui, abstraction faite de tout le reste, présente par soi des parties mutuellement extérieures les unes aux autres¹¹, est *quantum*, et qu'une substance est de cette sorte. Plusieurs arguments utilisés par ses adversaires sont ainsi rapportés par Burley¹².

Parmi ces arguments, l'un conclut de l'existence des parties dans l'accident (en l'occurrence la quantité) à la nécessité de parties dans le sujet d'un tel accident. Et si l'on rétorque que l'on ne saurait séparer, en fin de compte substance et quantité, on invoquera alors le Sacrement de l'Autel, qui tout au long du siècle restera un argument dans ce débat, mais qui sert de point de départ à une généralisation de nature métaphysique, dans une sorte de formulation renversée puisqu'il ne s'agit pas d'attester que la quantité peut subsister seule, mais, en confortant leur différence, d'attester que la substance peut être sans la quantité :

Dieu peut faire que la quantité corporelle soit sans la substance du corps, comme dans le Sacrement de l'Autel où, après la consécration, subsiste la quantité du pain sans la substance du pain, donc à plus forte raison Dieu peut faire la substance du pain ou de l'homme sans quantité¹³.

Gauthier n'entre pas ici dans le détail des explications proprement physiques, mais sa position est néanmoins clairement affirmée :

A l'argument concernant le corps, quand on dit que la substance corporelle est de soi *quanta* sans aucune quantité qui lui soit ajoutée, cela doit être nié¹⁴.

9. *Ibid.*, sign. e 2va : « Deinde dubitatur circa corpus de genere quantitatis utrum oportet ipsum ponere, quia videtur quod non oportet ponere talem corporeitatem esse rem aliam a substantia corporea ».

10. *Ibid.* : « Quia substantia corporea de se est quanta sine omni re alia sibi superaddita, ergo superfluum est ponere aliam rem per quam substantia corporea est quanta ».

11. *Ibid.* : « illud quod secundum se habet partem extra partem omnia alia circumscripto est per se quantum. »

12. On sait que, avant Guillaume d'Ockham, Pierre de Jean Olieu a déjà soutenu une doctrine similaire à propos de la quantité.

13. *Ibid.*, sign. e 2va : « Sed Deus potest facere quantitatem corporea esse sine substantia corporis, ut in sacramento altaris, ubi post consecrationem remanet quantitas panis sine substantia panis, ergo multo fortius Deus potest facere substantiam panis vel hominis sine quantitate ».

Dans l'explication de sa position, Gauthier Burley s'attache surtout à rendre inopérante l'objection qui exigeait que le sujet de la quantité présentât par soi des parties mutuellement extérieures :

Il faut dire que si toute quantité de la substance était ôtée, elle n'aurait pas de parties extérieures les unes aux autres¹⁵.

Le chapitre sur la relation évoque une question similaire :

A propos de ce chapitre, on se demande d'abord si la relation est distincte de toute chose absolue, à savoir du sujet et de son fondement¹⁶.

Il faudra procéder en deux temps : premièrement la question est examinée relativement au sujet — et du point de vue du débat avec l'ockhamisme, c'est l'essentiel —, ensuite relativement au fondement de la relation. Pour ce qui est de l'éventuelle non-distinction entre la relation et son sujet, Burley évoque des arguments usuels. Une chose étant en relation avec une infinité d'autres, il y aurait en elle une infinité de relations réelles. Ou encore : toute modification en une chose produirait une infinité de relations nouvelles.

Le vocabulaire employé dans les arguments contraires initialement mis en avant témoigne une fois encore de la polémique anti-ockhamiste, notamment par le glissement de *nomina* à *signa* :

J'argumente contre cette opinion, et je démontre que non seulement les noms ou les signes sont relatifs ou sont des relations, mais aussi les choses elles-mêmes¹⁷.

Parmi ces arguments, j'en retiens seulement un qui, au lieu de résoudre la relation en mode de signification des substances et des qualités, comme l'eût fait le *Venerabilis Inceptor*, conclut au contraire que si, par son imposition, « père » est relatif, c'est qu'il doit avoir été créé pour signifier une certaine *res respectiva* :

[...] ce n'est pas par une chose absolue signifiée par le nom qu'un nom doit d'être relatif. Donc il faut que dans la nature existe une certaine chose relative¹⁸.

Quand il en vient à déterminer la solution qui lui paraît la bonne, Burley commence par souligner le caractère hérétique de la position qui nie la réalité des relations.

14. *Ibid.*, sign. e 3va : « Ad rationem de corpore, cum dicitur quod substantia corporea de se est quanta absque omni quantitate sibi addita, illud est negandum ».

15. *Ibid.* : « Dicendum quod si a substantia circumscripta esset omnis quantitas non haberet partem extra partem ».

16. *Ibid.*, sign. e 5rb : « Circa istud capitulum, primo dubitatur utrum relatio sit distincta ab omni re absoluta, scilicet a subiecto et a fundamento ».

17. *Ibid.*, sign. e 5va : « Contra istam opinionem arguo et probo quod non solum nomina vel signa sunt relativa vel relationes, immo et res ipse ».

18. *Ibid.* : « [...] a re absoluta significata per nomen non habet nomen quod sit relativum. Ergo oportet quod ex natura sit aliqua res respectiva ».

Comme on sait, cette question est liée au problème de la réalité des relations en Dieu. Guillaume d'Ockham ne niait pas la réalité des relations en Dieu, mais y voyait une exception à la doctrine aristotélicienne, une limite à l'argumentation rationnelle. Gauthier, quant à lui, loin de faire des relations divines une exception ou un mystère, en généralise le modèle :

Concernant la question principale, je démontre que cette opinion, qui pose que seul le mot ou le signe est relatif, est hérétique. Car la foi soutient que dans les choses divines il y a trois relations réelles, ou trois relatifs, comme les trois personnes divines. Donc dans les choses divines comme dans les créatures le père et le fils sont relatifs¹⁹.

Après avoir réinterprété les autorités qui paraissaient aller en sens inverse, Gauthier affirme sa propre position :

Pour cette raison et beaucoup d'autres qu'il faudra ajouter ailleurs, il ne me semble pas vrai que la relation soit seulement entre des noms ou des signes, mais davantage entre des choses²⁰.

Pour répondre aux raisons opposées, Burley commence par récuser tout ce qui risquerait d'engendrer indéfiniment de nouveaux rapports réels entre les choses au moindre changement :

Il faut comprendre que la relation peut advenir à quelque chose sans changement de ce à quoi elle advient, selon le Philosophe, au livre V de la *Physique* ; et cela, à savoir advenir sans changement de ce à quoi cela advient, par le seul changement d'autre chose, est propre à la relation²¹.

Cela dit, il admet une infinité de relations, qu'il pense sur le modèle de l'infinité de parties d'une chose toujours divisible²².

Par ailleurs, Burley précise que la relation n'est pas immédiatement inhérente à son sujet (ce qui permet de récuser un certain nombre d'objections contre un réalisme grossier de la relation), mais par la médiation d'un accident plus parfait, et que c'est ce que l'on appelle le fondement de la relation²³. Un tel fondement peut quant à lui relever de quatre catégories différentes : la quantité, la qualité, l'action et la passion.

19. *Ibid.* : « Ad principalem questionem probo quod hec opinio ponens solam vocem vel signum esse relativum est heretica. Quia fides tenet quod in divinis sunt tres relationes reales, seu tria relativa, ut tres persone divine. Unde in divinis sicut in creaturis pater et filius sunt relativa ». La suite relie de manière très intéressante le *relation* et le *procès* : « et sic non esset generatio nec processio in divinis, quod est hereticum » (e 6ra).

20. *Ibid.*, sign. e 6rb : « Propter hoc et multa alia alibi adducenda, non videtur mihi verum quod relatio sit solum inter nomina vel signa, sed magis inter res ».

21. *Ibid.* : « Est intelligendum quod relatio potest advenire alicui sine mutatione illius cui advenit, per Philosophum, 5° Physice, et hoc est proprium relationi, scilicet advenire sine mutatione illius cui advenit ad solam mutationem alterius ».

22. *Ibid.* : « Ad primam, cum dicitur quod si tales relationes essent res existentes, sequitur quod in quolibet corpore essent infinite res distincte, dicendum quod hoc non est inconveniens » ; le statut actuel ou potentiel de cette infinité n'est toutefois pas clair, et l'argument sans doute un peu faible.

23. *Ibid.*, sign. e 6vb : « Sciendum quod relatio non inest substantie nisi mediante aliquo accidente perfectiori, et illud est mediante quo relatio inest subiecti dicitur esse fundamentum relationis ».

La question de la distinction réelle rebondit donc, se posant désormais entre la relation et son fondement²⁴. Évoquant ses adversaires, Burley évoque plus succinctement les mêmes arguments que précédemment, « prouvant que la relation n'est pas une chose, en opposant la chose au mot et aux autres signes des choses »²⁵ : multiplication des ressemblances, changements infinis de distance, etc. De fait, une interprétation sémiologique de la relation ne vaut pas seulement pour le rapport des signes relatifs aux substances mais autant aux qualités, considérées ici comme fondement de la relation. Il récuse cette position aussi fermement que précédemment : « Mais cette opinion est fautive »²⁶. L'important est que « la relation est autre chose que son fondement, puisque le fondement de la relation est une chose absolue »²⁷.

La réponse aux questions appelle cependant des précisions du point de vue métaphysique. A propos des espèces et des différences de la relation, Burley admet qu'on ne peut les assigner que d'après celles de leurs fondement. En conséquence, il accorde à la relation, en s'appuyant sur Averroès, un être faible, *debilissimum esse* :

Il faut comprendre que parmi toutes les catégories, la relation a l'être le plus faible, selon ce que dit le Commentateur au XII^e livre de la *Métaphysique*²⁸.

C'est pourquoi elle n'est connaissable qu'indirectement, à travers son fondement²⁹. Cependant, elle est réellement différente de lui³⁰.

Pour conclure ce premier point, on voit que le réalisme des catégories n'est pas seulement une affirmation de principe, qui, dans sa formulation un peu tranchée, va structurer certains débats ultérieurs ; en vérité elle prend sens dans des discussions sur la quantité et la relation. En ce qui concerne la quantité, le débat recoupe surtout, désormais, la philosophie naturelle (en dépit de l'appel convenu à l'Eucharistie), en des clivages qui en sont pas ceux du réalisme et du nominalisme si l'on prend l'universel comme critère de partage, ainsi que l'atteste la discussion entre Jean Buridan et Albert de Saxe sur ce point. La relation, quant à elle, dont la négation est également délicate sur un plan théologique, est au centre de l'interprétation logico-linguistique des catégories chez Guillaume d'Ockham, mais aussi chez Jean Buridan. Dans les deux cas,

24. *Ibid.*, sign. f 1ra : « Dubitatio solet esse utrum relatio sit eadem res cum suo fundamento ».

25. *Ibid.* : « probantes quod relatio non est res, distinguendo rem contra vocem et alia signa rerum ».

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, sign. f 1rb : « Relatio est alia res a suo fundamento quia fundamento relationis est res absoluta ».

28. *Ibid.* : « Est intelligendum quod relatio inter omnia predicamenta habet debilissimum esse secundum quod dicit Commentator in 12^o Metaphysice ».

29. *Ibid.* : « Quia relatio inter cetera predicamenta habuit debilissimam entitatem, ideo non cognoscitur a nobis nisi per suum fundamentum ».

30. *Ibid.* : « Quamvis enim relatio non possit esse sine fundamento suo, est tamen alia res a fundamento suo ».

Gauthier Burley affirme la distinction réelle de la quantité et de la substance d'une part, de la relation et de son sujet (la substance) et de son fondement (une qualité) d'autre part. Dans cette dernière discussion, on voit cependant Burley approfondir l'aspect ontique de la discussion en assignant un être débile ou faible à la relation, manière d'affirmer sa réalité, sans tomber dans les pièges tendus par ceux qui refusent sa réalité pour l'interpréter d'un point de vue sémiologique.

La supposition simple et la nature commune

La sémantique de Gauthier Burley se situe résolument dans le cadre d'une logique terministe, c'est-à-dire centrée sur les propriétés référentielles du terme dans la proposition et notamment la *suppositio*. Comme Guillaume d'Ockham, il s'inscrit dans une tradition oxonienne solidement établie depuis Guillaume de Sherwood, Roger Bacon, et les manuels anonymes tels que *Cum sit nostra*. Mais le point nodal de son opposition avec le *Venerabilis Inceptor* est sa théorie de la « supposition simple ». Gauthier Burley commence par diviser la supposition, définie comme « acception d'un terme pour quelque chose (*aliquid*), à savoir pour une chose (*pro re*), pour un son vocal ou pour un concept »³¹, en supposition propre et impropre, puis la supposition propre en supposition formelle et supposition matérielle. La supposition matérielle est, classiquement, l'usage d'un terme pour lui-même³². La supposition formelle n'est pas quant à elle définie de façon générale, mais dédoublée en supposition personnelle et en supposition simple. Or si la supposition personnelle recouvre l'usage du terme pour les suppôts du terme commun ou généralement pour les étant singuliers (« pour un suppôt, ou des suppôts, ou pour quelque singulier dont le terme est prédiqué accidentellement »), la supposition simple est, généralement, définie comme l'acception du terme pour son signifié : « La supposition est simple quand un terme commun ou un terme singulier composé suppose pour ce qu'il signifie »³³. C'est là la définition classique, alors que la définition ockhamiste, définissant la supposition simple comme l'acception du terme pour le concept auquel le mot est subordonné, qui est singulière et paradoxale³⁴.

Burley cherche à définir la supposition simple de manière à inclure tous les types possibles de noms ou d'expressions assimilées à des noms :

31. Walter Burleigh 1955, 3.

32. « *Suppositio materialis est, quando vox supponit pro se ipsa vel pro alia voce quae non est inferior ad illam* » (*ibid.*, p. 2).

33. *Ibid.*, p. 3.

34. Voir Guillaume d'Ockham 1974, 196 : « *Suppositio simplex est quando terminus supponit pro intentio animae sed non tenetur significative* » (trad., 201).

On a une supposition simple lorsqu'un terme suppose pour son signifié premier, ou pour toutes les choses contenues sous son signifié premier, ou lorsqu'un terme singulier composé suppose pour son signifié total³⁵.

Cela conduit, dans le cas de termes singuliers, à assimiler supposition simple et supposition personnelle³⁶. Mais c'est évidemment le cas des termes communs qui est le plus délicat. Gauthier Burley et Guillaume d'Ockham traitent les mêmes exemples à l'aide du concept de supposition simple : ainsi les deux, reprenant les exemples traditionnels, considèrent que « *homo* » a une supposition simple dans « *homo est species* », ou encore dans « *homo est dignissima creatura* ».

Mais Burley définit la supposition simple comme la supposition « pour le signifié », alors que Guillaume précise que dans ce cas le terme « n'est pas pris significativement ». C'est donc bien la théorie de la signification qui est différente, même si cela conduit à des aménagements différents au sein de la théorie de la supposition. Pour Guillaume, la signification est définie comme supposition potentielle du terme, et la supposition personnelle, qualifiée de « significative », en est le modèle, de sorte que la signification fait l'objet d'une approche purement extensionnelle, sur le fond d'une métaphysique qui pose que tout étant est, de soi, singulier. La supposition simple burleyenne, acception d'un terme commun pour son signifié, implique que celui-ci signifie une nature commune, alors que la supposition personnelle sera la référence aux individus contenus sous cette nature commune.

Tout cela paraît très traditionnel, et fait penser tant à Pierre d'Espagne qu'à Guillaume de Sherwood. Il reste à comprendre cependant, en quittant le seul terrain de la logique, quel statut Burley assigne à une telle nature, puisque le déploiement de sa sémantique présuppose bien qu'une telle nature ait un mode d'être.

Quel est donc, en la matière, le réalisme de Gauthier Burley ?

Gauthier refuse d'attribuer un « *actum existendi* » à autre chose qu'aux étant singuliers : « Selon l'acte d'exister (*actum existendi*) il n'est en dehors de l'âme rien d'autre que le singulier »³⁷.

Cette thèse, doublée de l'idée selon laquelle l'intellect comprend directement le singulier alors qu'il saisit l'universel seulement de manière indirecte³⁸, conduit Burley à se démarquer du « platonisme » que, comme beaucoup de Médiévaux ou de logiciens

35. « *Suppositio simplex est quando terminus supponit pro suo significato primo, vel pro omnibus contentis sub suo significato primo vel quando terminus singularis compositus supponit pro suo significato totali* » (Burley, 1955, 7).

36. « *In termino discreto simplici non differunt suppositio simplex et suppositio personalis, sed terminus talis supponens simpliciter et personaliter totaliter pro eodem supponunt* » (Burley 1972, 37).

37. « *Unde secundum actum existendi, nihil est extra animam nisi singulare* » (Burley 1962, 97).

38. « *Intellectus intelligit singulare primo et directe et universale indirecte et quasi per modum linee reflexe* » (Burley 1501, f° 10va).

contemporains, il se représente de façon très simplifiée : « Platon a considéré que les formes universelles séparées avaient un acte d'exister en dehors des singuliers »³⁹. Cela suffit, d'après lui, à le dédouaner de l'accusation de platonisme. Et pourtant, il affirme en 1337 un principe qu'il dit « contraire aux thèses des modernes » : « Les universels du genre de la substance sont en dehors de l'âme ». Dès l'époque du *De puritate artis logicae*, traitant de problèmes logiques afférents à la supposition, il appelle ses adversaires « ceux qui disent que rien n'est en dehors de l'âme si ce n'est le singulier ».

Contrairement à l'approche qui voit dans l'universel un signe mental ou parlé, ce principe implique un être de l'universel, non pas à titre de *hoc aliquid* ni même d'étant en acte par soi (puisque l'acte d'exister est réservé aux singuliers⁴⁰), mais quand même une *entitas*, une étantité, et pareillement une certaine unité⁴¹.

Le *Tractatus de materia et forma* précise la conception burleyienne de l'universel. Burley s'y appuie sur la métaphysique d'Aristote, mais aussi sur Averroès. On n'y part pas de la nature commune, mais des conditions d'existence de l'individu. Toute substance est composée de matière et de forme, mais l'individu ne possède d'être en acte que par la forme. Quelque chose (*aliquid*), pour autant qu'il est, a donc en soi un double mode d'être — *duplex esse*. D'abord l'être (*esse*) ou l'essence (*essentia*) de la forme considérée sans son rapport à la matière (*sine comparatione ad materiam*) ; c'est l'essence au sens strict, et un tel être est l'être essentiel, *esse essentielle*. Mais il a un autre être, ou mode d'être, pour autant qu'il est en rapport avec une matière, et multipliable par la matière — l'expression « *multiplicabilis per materiam* » faisant écho à l'unité non numérique évoquée plus haut. Tel est l'*esse habituale*. En reprenant à son compte cette notion, Burley s'inscrit dans la tradition oxonienne. L'être « habituel » est celui d'une nature « pour autant qu'elle est multipliable par plusieurs ». Mais dans ces deux premiers cas, on considère l'essence en elle-même ou bien dans son rapport potentiel à une pluralité de suppôts. Pour autant en revanche que l'on considère la forme non pas selon son être essentiel ni habituel, mais *dans* la matière, on peut encore lui assigner deux modes d'être : soit en tant qu'acte de la matière, et c'est à proprement parler une *forme* ; soit en tant que perfection du composé, et on le nomme alors *quiddité*. Dans ces deux derniers cas, on a affaire à un être actuel, *esse actuale* ou *actus essendi*. On voit donc que l'acte d'être, encore dit acte d'exister, ne vaut que pour le singulier, un singulier de telle forme. C'est ce qui conduit Burley souligner que « les principes des choses individuelles sont singuliers et non universels ».

39. « Plato posuit formas universales separatas extra singularia habere actum existendi » (Burley 1962, 97).

40. « Universale non potest existere per se » (Burley 1955, 14).

41. « Extra animam est aliqua unitas alia ab unitate numerali » (*Ibid.*, 14).

Néanmoins, l'être actuel du singulier n'est pas le seul mode qui soit admis. La forme a bien les quatre modes d'être précités : essentiel, habituel et (doublement) actuel. Ces quatre modes d'être sont tous *extra animam*. L'universel ne saurait donc être doté d'un être actuel, ou d'une existence, *actum existendi*, lequel est réservé au singulier, à la substance composée individuelle ; mais on peut lui attribuer un *esse habituale*, ou encore le considérer *secundum habitum*, et cet *esse habituale* est extra-mental, de sorte que l'universel se voit bien assigner un être en dehors de l'âme : « L'universel, sous l'être de l'universel, est en dehors de l'âme »⁴².

L'*habitus* ne désigne pas ici une disposition psychique, il faut plutôt entendre dans ce concept la notion de rapport, et en l'occurrence de rapport possible aux singuliers qui le « multiplient ». Une nature n'est en effet dite universelle que dans la mesure où on prend en compte ce rapport possible, quoique non actuel, aux singuliers, elle n'est alors pas considérée en soi mais comme prédicable de plusieurs ou multipliable en et par plusieurs. C'est selon cet être habituel qu'elle est signifiée par un terme commun, qui le cas échéant s'y réfère selon la supposition simple.

Le seul être *actuel* de l'universel, en revanche, c'est son être dans l'âme, qui est même *par* l'âme : « L'universel a un acte d'exister, sous un tel être, par l'âme »⁴³. C'est la *species* universelle qui existe dans l'âme et qui correspond à cette nature. L'intellect se la représente « non pas pour autant qu'elle est en acte multipliée dans les singuliers, mais pour autant qu'elle est multipliable »⁴⁴. C'est pourquoi elle est la représentation, actuelle, de l'être habituel. Ce qui fonde cette existence intra-mentale de l'universel, c'est le processus d'abstraction à partir des singuliers, que Burley évoque en se référant à Aristote, mais aussi à Averroès :

Et c'est ce que dit le Commentateur : « l'intellect agent, en abstrayant, fait être l'universel en acte » sous-entendu : d'exister « et non en disposition »⁴⁵.

C'est sur cette base Gauthier Burley a pu définir la supposition simple comme l'acception d'un terme commun pour son signifié. Le fondement métaphysique (et secondairement noétique) de sa sémantique réside en cette conception d'une pluralité de modes d'être de la forme, donc en conséquence de l'universel.

C'est sur cette base encore que Burley peut admettre une intemporalité des natures signifiées, ce qui n'est pas sans conséquence sur quelques problèmes logiques et sémantiques. Il a déjà affirmé que « toutes les formes séparées de la matière première sont incorporelles ou incorruptibles » — reprenant la thèse de l'éternité des genres et

42. « Universale, sub esse universalis, extra animam est » (Burley 1962, 97).

43. « Unde universale actum existendi sub tali esse solum habet ab anima » (*Ibid.*).

44. *Ibid.*

45. « Et hoc est quod dicit Commentator, quod “intellectus agens subtrahendo facit universale secundum actum” supple existendi “et non secundum habitum” » (*Ibid.*).

des espèces, l'un des piliers de l'aristotélisme radical du siècle précédent. Il précise qu'il convient bien de les considérer selon l'être habituel, car leur être actuel en dehors de l'âme dépend de l'existence des singuliers. Il en tire au passage les conséquences à propos d'un débat vieux d'un siècle :

De la sorte en effet l'universel est postérieur aux singuliers, puisqu'il est abstrait à partir d'eux, et aussi selon l'acte d'exister ; les universels sont en effet détruits, si sont détruits les singuliers premiers. Mais selon l'être dispositionnel (*esse habituale*), ils sont incorruptibles, même si en effet aucun homme n'existe dans la nature, il y a une certaine nature qui est à même d'être multipliée par plusieurs individus, bien qu'elle ne soit actuellement trouvable en aucun, et ainsi l'universel a un être complet, et en fonction d'une tel être il faut accorder la proposition « l'homme est » alors qu'aucun homme n'existe⁴⁶.

Ainsi, l'universel se trouve revêtir un triple ou quadruple mode d'être qui n'est pas sans évoquer les trois états de l'universel selon Albert le Grand, lequel s'appuyait à cet effet sur Avicenne. De fait, à un certain niveau de généralité, on peut retrouver ici cette idée qui chemine à travers le Moyen Age depuis Avicenne et Albert, qui se retrouve également dans la théorie scotiste de la nature commune et, dans le sillage de Scot, chez François de Meyronnes. Dans le détail cependant, la théorie burleyenne se situe plutôt dans le prolongement de la sémantique de Guillaume de Sherwood ou de Richard Rufus de Cornouailles (*Rircardus Sophista*, ou *Magister Abstractionum*), pris pour cible par Bacon lorsque ce dernier récusait l'*esse habituale* ; mais notre *doctor perspicuus* intègre cette sémantique à une philosophie qui doit plus à Averroès qu'à Avicenne.

La *propositio in re*

Avec l'existence extra-mentale de l'universel, l'idée de *propositio in re*, proposition réelle ou proposition dans les choses, est le second principe que Gauthier Burley assume comme étant contraire aux opinions dominantes chez les « modernes » :

Il faut savoir qu' [...] apparaissent deux principes contraires à ce que disent les modernes : le premier est que les universels du genre de la substance sont en dehors de l'âme, [...] le second qui est contraire aux modernes est qu'une proposition est composée de choses en dehors de l'âme⁴⁷.

Cette idée de proposition réelle doit d'abord être entendue comme une prise de position dans un débat qui avait cours à Oxford à l'époque de Guillaume d'Ockham. Ainsi Gauthier Chatton évoque dans son *Commentaire des Sentences* l'opinion (qu'il n'accepte pas) selon laquelle « parfois la chose elle-même en dehors de l'âme est mise

46. « Sic enim universale posterius est singularibus, cum ab eis abstrahatur, et etiam secundum actum existendi ; destruuntur enim universalia, destructis primis singularibus. Secundum tamen esse habituale, incorruptibilia sunt ; licet enim nullus homo sit in natura [humana], est quedam natura que nata est multiplicari per plura individua licet actualiter in nullo reperiatur, et sic complete esse universalis habet, et pro talis esse concedenda est hec propositio "homo est", nullo homine existente » (*Ibid.*).

47. « Sciendum quod ex divisione hac apparent duo contraria dictis modernorum : primum est quod universalia de genere substantie sunt extra animam [...] Secundum contrarium modernis est quod propositio componitur ex rebus extra animam » (*Super artem veterem, Liber praedicamentorum, c 6ra*)

comme sujet ou est prédiquée »⁴⁸. Le contexte de la discussion est la connaissance de Dieu. Or, pour Chatton, « Dieu n'est pas une partie d'une proposition, puisque une proposition est un signe, signifiant immédiatement une chose extérieure »⁴⁹. On a pu montrer que Guillaume d'Ockham, au début de sa carrière, n'a pas été étranger à de telles thèses — sans toutefois souligner assez qu'elle s'insèrent chez lui dans un contexte où il admet encore un être objectif. Quoi qu'il en soit, il la critique sans équivoque dans le « Prologue » de son propre *Écrit sur les Sentences*, conformément à son souci de ne pas confondre l'ordre des signes avec l'ordre des choses. Or, à travers la question de la connaissance de Dieu, dans ces « Prologues », c'est par généralisation la conception de l'objet de la connaissance scientifique qui est en cause. Le *Venerabilis Inceptor* paraît se référer au même débat que celui qui est évoqué par Gauthier Chatton. Il y reviendra dans les *Quodlibeta*, visant sans doute alors Burley, lequel a soutenu dès ses *Questions sur le Peri Hermeneias* (1301) l'idée qu'une proposition est composée de choses⁵⁰.

Je ne vais pas ici retracer l'évolution de Gauthier Burley à ce propos⁵¹. Je m'en tiendrai au texte le plus radicalement « réaliste », celui du *Commentaire sur la vieille logique* de 1337, tant dans le commentaire du *Peri Hermeneias*⁵², que dans le commentaire des *Catégories*.

À l'occasion d'un doute, portant sur le fait que les parties d'une énonciation ne sont pas des choses, Burley répond en évoquant ses écrits plus anciens où il a déjà soutenu que l'intellect peut composer une proposition avec des choses⁵³. Mais les justifications vont laisser tomber la formulation ambiguë de 1301 pour prouver simplement qu'une proposition peut bien être composée de choses.

Le premier argument est le plus important. Il se fonde sur une théorie stricte de la vérité comme correspondance, mais il se formule en terme de signification. Tout signe renvoie par définition à un signifié. Mais dans une chaîne de signifiés, il faut un signifié ultime. La proposition écrite renvoie ainsi à une proposition vocale, et celle-ci à une proposition composée de concepts. Cette dernière est-elle le signifié ultime ? En réalité, elle doit elle-même être traitée comme un ensemble signifiant :

48. Gauthier Chatton 1975, 316.

49. *Ibid.*, p. 317.

50. Burley 1974, 248.

51. Voir Biard à paraître ; Cesalli à paraître 2002.

52. Voir *Super artem veterem, In librum Perihermeneias*, sign. k 4ra. Gauthier y introduit la question : « Utrum sit aliqua propositio composita ex rebus extra animam ? » et renvoie à ce qu'il en a dit au début de son commentaire sur les *Catégories*.

53. Voir *In librum praedicamentorum*, sign. c 3vb.

Les concepts, à partir desquels la proposition est composée dans l'esprit, signifient. Donc toute la proposition composée à partir de concepts signifie. En effet, ce dont les parties signifient signifie soi-même en totalité⁵⁴.

Il y a donc quelque chose qui est *signifié* par cette expression complexe qu'est la proposition. Est-ce quelque chose de simple ou de complexe ? Pour Burley, cela ne saurait être simple : « Ce qui est signifié par la proposition entière est complexe »⁵⁵. Et cela ne saurait être des concepts, faute de quoi l'on s'engagerait dans un procès à l'infini. Burley insiste sur le caractère *réel* de ce complexe, et évite, contrairement à ce que suggéraient des textes antérieurs, de le confondre avec le plan conceptuel : « c'est une chose, en opposant la chose au mot et au concept (*est res, distinguendo res contra vocem et conceptum*) »⁵⁶. C'est que qu'on appelle « proposition réelle (*propositio in re*) »⁵⁷.

Ayant insisté sur le caractère réel, Burley récuse la position (qui pourrait évoquer par exemple de Jean Buridan, mais aussi dans un autre contexte Gauthier Chatton) qui réduit le signifié propositionnel aux choses signifiées par les termes sujet et prédicat. Car dans ce cas, le signifié de « *homo est lapis* (un homme est une pierre) » serait le même que « *homo lapis* (un homme une pierre) ». Or l'une de ces expressions est fautive tandis que l'autre n'est ni fautive ni vraie. Pour nous (mais aussi pour Guillaume d'Ockham), cela peut paraître une confusion entre signification et vérité. En fait, c'est moins une confusion sommaire qu'une double présupposition : premièrement, l'idée d'une correspondance entre composition et division dans la proposition vraie et composition ou division dans le réel ; deuxièmement, l'idée qu'il y a un signifié propre et adéquat (expression qu'on retrouve dans les débats parisiens à la fin des années 1330 et au début des années 1340, mais après avoir été en discussion à Oxford entre Chatton et Wodeham au début de la décennie) de l'expression complexe :

Cet argument s'enquiert donc d'abord du signifié ultime et adéquat de la proposition, dans la parole ou dans l'esprit. En effet, un tel signifié adéquat et ultime ne peut être un mot ou un concept, c'est donc une chose extérieure à l'âme⁵⁸.

Ensemble, ces deux thèses fondent l'idée, somme toute assez courante à l'époque (quoique non universellement admise), selon laquelle une proposition est vraie si, quoi qu'elle signifie, il en est comme elle signifie.

54. *Ibid.*, sign. c 4ra : « conceptus ex quibus propositio componitur in mente significant. Igitur tota propositio composita ex conceptibus significat. Cuius enim partes significant, et ipsum totum significat ».

55. *Ibid.* : « Quod significatur per totam propositionem est complexe ».

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

58. *Ibid.* : « Unde istud argumentum primum quaerit de ultimo significato et adequato propositionis in prolatione vel in mente. Tale enim significatum adequatum et ultimum non potest esse vox vel conceptus, ergo est res extra animam ».

Le deuxième argument est le suivant : les questions portent sur des choses, donc les conclusions aussi.

Le troisième : les sciences, du moins les sciences « réelles » comme la physique et la métaphysique (par opposition aux sciences langagières), portent sur les choses, donc les démonstrations aussi ; or les démonstrations sont composées de propositions. Cet argument, qui sur le fond ne diffère guère du précédent, est l'occasion de réfuter la position ockhamiste selon laquelle les sciences ont pour sujet des mots ou des concepts se référant à des choses. Cette réfutation n'a de sens qu'à la lumière du premier argument, requérant un signifié adéquat de la proposition qui soit en même temps chosal. Insistant en tout cas sur la visée réelle du discours scientifique, les deux arguments situent bien l'enjeu comme celui de la connaissance scientifique.

Une quatrième série d'arguments repose sur des autorités.

Dans toute cette argumentation, Burley insiste sur le fait que les propositions qui sont le signifié ultime des propositions vocales et mentales sont composées de choses. C'est en même temps la condition pour qu'elles puissent être vraies, comme il y revient dans le commentaire du *Peri Hermeneias* :

Mais en supposant qu'il n'y ait pas quelque proposition réelle (*propositio in re*), composée de choses, comme on le dit couramment, on se demande ce qui, du côté des choses, correspondrait à la vérité et à la fausseté de la proposition dans l'esprit et dans la parole ; il faut en effet que lui corresponde quelque chose de réel (*aliquid in re*), par quoi nous disons alors que la proposition dans l'esprit et dans la parole est vraie⁵⁹.

Une thèse aussi paradoxale n'a pas manqué de soulever des objections. Gauthier lui-même en évoque, selon lesquelles si une proposition était composée de choses, un oiseau pourrait voler entre le sujet et le prédicat, qu'il pourrait y avoir des milliers de kilomètres entre le sujet et le prédicat lorsque je dis qu'un Parisien est à Rome, ou encore qu'un homme serait un pain. Plus sérieusement, il s'est déjà, par ses versions antérieures, pourtant moins radicales, exposé aux critiques destructrices de Guillaume d'Ockham dans ses *Quodlibeta*. La question 12 du III^e *Quodlibet*, évoque littéralement la formulation burleyenne de 1301 selon laquelle l'intellect peut composer des choses. Guillaume résout le problème, on s'en doute, non seulement en séparant le plan sémiologique et le plan réel, mais encore en apportant les précisions requises sur l'identité, et notamment sur l'expression « identité du sujet et du prédicat ».

Les commentateurs modernes eux aussi, sont gênés par ces formulations. Certains insistent sur la distinction entre être objectif et être subjectif, solution tentée par Burley

59. *In librum perihermeneias*, sign. k 4rb : « Supposito vero quod non sit aliqua propositio in re composita ex rebus, ut communiter dicitur, est dubium quid ex parte rei correspondeat veritati et falsitati propositionis in mente et in prolacione : oportet enim quod ei correspondeat aliquid in re per quod tunc dicamus quod verum est quod propositio in mente et in prolacione est vera ».

dans son commentaire moyen (vers 1224)⁶⁰. Seulement Burley abandonne quasiment l'idée d'*esse obiectivum* dans l'*Exposition* de 1337, où il ne l'évoque une fois, et encore en le distinguant de la proposition réelle. On peut aussi insister sur l'aspect métaphorique : « proposition » ne signifierait ici rien d'autre que « composition »⁶¹. Il n'empêche que loin de se rétracter, Burley répond aux critiques en radicalisant ses formules, opposant fortement la chose au mot et au concept !

Il ne peut néanmoins éviter de préciser le type de composition qu'il a en vue. Gauthier pose d'abord (et c'est pour lui l'essentiel) qu'une identité ou une division réelles doivent bien correspondre, dans les choses pour lesquelles les termes supposent, à la composition ou à la division intellectuelles. C'est cette identité (désignée comme *identitas extremorum*) que signifie la copule dans le cas d'une proposition vraie⁶².

Mais il apporte ensuite des précisions qui nuancent le caractère abrupt et paradoxal de ses premières affirmations concernant la nature et le statut de ces *propositiones in re*.

Premièrement, dans toute proposition il y a une composante formelle et une composante matérielle. La composante formelle est la copule, et celle-ci se trouve dans l'intellect. La composante matérielle, en revanche, comprend le sujet et le prédicat. Cette terminologie est usuelle ; ce qui nous importe, c'est qu'elle permet à Gauthier d'en conclure que « aucune proposition n'est composée totalement de choses en dehors de l'âme »⁶³. La raison en est que l'élément formel se trouve dans l'esprit ou dans l'intellect. L'aspect le plus scandaleux d'une proposition se trouvant telle quelle dans le monde des choses semble donc évité. Le scandale resurgit pourtant car, même si le sujet n'est pas à Rome et le prédicat à Paris, la proposition est en partie dans l'intellect et en partie hors de l'intellect :

La proposition composée de concepts est totalement dans l'intellect. Et la proposition composée de choses est en partie dans l'intellect et en partie hors de l'intellect : en ce qui concerne son

60. Voir Burley 1973, § 1.26 : « Sub aliis verbis possumus dicere quod quaedam est *propositio in re* et quaedam in intellectu, appellando illam propositionem quae solum habet esse obiectivum in intellectu *propositio in re* et aliam quae habet esse subiectivum in intellectu *propositio in intellectu* ».

61. C'est ce que tente L. Cesalli, dans l'article à paraître cité plus haut.

62. *In librum Praedicamentorum*, sign. c 4va : « Dicendum quod copule existenti in intellectu copulanti extrema propositionis vere adinvicem correspondet aliquid in re, scilicet identitas extremorum vel identitas eorum pro quibus extrema supponunt, divisioni vero vel negationi copule in propositione negatione vera correspondet aliquid in re, scilicet diversitas extremorum vel illorum pro quibus extrema supponunt. Sed copule existenti in intellectu copulanti extrema propositionis false adinvicem nihil correspondet in re nisi ipsa extrema, ut patet de copula huius propositionis "homo est asinus". Similiter nec divisioni vel negationi copule in propositione falsa negativa nihil correspondet in re nisi ipsa extrema. »

63. *Ibid.*

élément formel (*suum formale*), elle est dans l'intellect, mais quant aux éléments matériels (*materialia*), elle est totalement hors de l'intellect⁶⁴.

C'est donc bien avec des matériaux extra-mentaux qu'est faite la proposition réelle, même si la composition est faite par l'intellect.

D'où une deuxième précision. La composition peut être réelle (comme une maison) ou intellectuelle (comme celle par laquelle l'intellect compose le sujet avec le prédicat).

Enfin, troisièmement, « sujet » et « prédicat » sont des termes équivoques puisqu'ils désignent des entités *in re* ou *in intellectu*.

Gauthier perçoit bien la difficulté : « Mais on peut se demander comment peut se produire un composé à partir d'une chose existant dans l'intellect et une chose existant en dehors de l'âme »⁶⁵. La réponse, que l'on pouvait deviner à partir de la deuxième précision, est qu'il s'agit d'une composition intellectuelle. Mais ce n'est pas suffisant. On ajoute qu'une telle composition, qui peut être le fait de l'intellect mais aussi du sens, produit un *ens copulatum* — et Gauthier d'en appeler à saint Augustin pour baptiser *intentio* le produit de cette union contre nature⁶⁶.

Je ne suis pas sûr que, en dépit de cette référence explicite, on puisse mener très loin le rapprochement entre Augustin et Gauthier Burley. Elle soulève néanmoins une question. Non seulement cette allusion, mais la comparaison faite avec le sens introduisent une certaine forme d'intentionnalité, sans la figer en un être objectif risquant de devenir un *tertium quid* mais la posant au contraire comme forme mixte. C'est par cette recherche en direction de l'*intentio* que, au moment même où il abandonne l'idée d'*esse obiectivum*, Gauthier pense atténuer le paradoxe de ses affirmations précédentes sans résorber la dualité précédemment affirmée entre les concepts et les choses.

Il n'est pourtant pas encore certain que cela suffise, comme en témoigne la façon de répondre, moyennant l'équivocité des notions de sujet et de prédicat, aux objections citées plus haut. Ainsi, si l'on entend le sujet et le prédicat comme des choses, il n'est pas impossible d'accorder qu'un oiseau vole de l'un à l'autre. Par ailleurs, cette forme mixte (*ens copulatum*) me paraît contredire l'opposition que Burley maintient tout au long de l'exposé qui précède entre mots, concepts et choses, acceptant ici de considérer les concepts comme des signes composés en un langage mental, s'écartant ainsi de toute perspective purement noétique où la forme serait assimilée par l'intellect.

64. *Ibid.*, sign. c 4rb : « Propositio vero composita ex conceptibus est totaliter in intellectu. Et propositio [em. J. B.] composita ex rebus partim est in intellectu, et partim extra intellectu : quantum ad suum formale est in intellectu, sed quantum ad materialia est totaliter extra intellectum ».

65. *Ibid.* : « Sed dubium est qualiter potest fieri unum compositum ex re existente in intellectu et re existente extra animam ».

66. Voir *ibid.*, sign. c 4va, avec tout un développement sur le rapport du sens à l'objet, en particulier dans la vision, se concluant ainsi : « Unde hic vox "lapis visus" significat quoddam ens copulatum ex lapide qui est extra animam et ex actu videndi qui est in oculo, nec est inconveniens quod ex talibus sic loco et situ separatis fiat vere unum ens copulatum. »

En tout cas, il est clair qu'accepter, serait-ce en précisant qu'il y a là une équivocité, d'appeler des choses « sujet » et d'autres « prédicat », équivaut à conforter un parallélisme logico-ontologique qui, à n'en pas douter, vient ici compléter la métaphysique de la nature commune par la position de compositions réelles qui désignent des états de choses, irréductibles aux choses singulières (c'est là l'enseignement du passage sur le signifié propre et adéquat de la proposition). Répondant aux mêmes réquisits que les « signifiables de manière complexe » de Wodeham, ces « propositions réelles » sont cependant davantage lestées de choséité. La souplesse avec laquelle Burley, nous l'avons vu plus haut, admet divers *esse* évite sans doute toute assimilation à l'être actuel des singuliers, mais ne saurait non plus être rabattue sur un être purement intelligible.

Conclusion

J'ai déjà indiqué comment Gauthier Burley jouait un rôle de référence dans certaines discussions ultérieures sur la réalité des catégories ou de l'universel. Le réalisme de Gauthier Burley n'est pas assimilable au réalisme des siècles précédents. La question de la nature commune, avec ses enjeux ontologiques, s'inscrit certes dans une tradition albertisto-avicennienne, mais elle est ici étroitement déterminée par les enjeux liés à l'articulation de la signification et de la référence. Les positions de Burley sur les catégories, comme sa théorie de la supposition simple, s'inscrivent dans ce contexte.

La question de la *propositio in re* est davantage encore liée aux débats sur l'objet de la science. Ces débats, qui trouvent leur lieu d'émergence dans les commentaires du *Livre des Sentences*, à propos de la théologie comme science, se trouvent généralisés dans la première moitié du XIV^e siècle, d'une part en gagnant les textes de philosophie naturelle (par exemple les « Prologues » aux commentaires sur la *Physique*), d'autre part en débouchant une interrogation quasi-autonome au sein même des « Prologues » des commentaires sur les *Sentences*. Ils se trouvent aussi reformulés en relation à la position ockhamiste selon laquelle toute science porte sur des propositions. Qu'est-ce qui est su ? Des choses ? Des propositions, telles que les conclusions des démonstrations ? Un niveau spécifique d'intelligibilité doté d'une forme irréductible de subsistance ? La science est-elle un acte de l'esprit ? Un ensemble organisé de propositions ? L'assentiment à une proposition ?

Burley intervient en s'inscrivant contre Ockham. Il estime requis un signifié propre de la proposition (du moins de la proposition vraie). Mais il ne suit pas pour autant Adam Wodeham dans sa théorie du signifié propre et adéquat de la proposition. Celui-ci laissait indéterminé le statut ontologique de ce signifié mais insistait sur sa spécificité. Grégoire de Rimini en fait une subsistance autonome. D'autres, comme

Oresme, l'assimileront à un *modus rei* rapporté à la chose signifiée par le sujet. Ici, on accentue la réalité de ce signifié ultime et complexe, c'est un état de choses, distinct des choses singulières. En laissant s'installer l'équivocité des notions de « sujet » et de « prédicat », Burley peut raisonner en termes de propositions réelles assimilées à de tels « états de choses ». La *proposition in re* est une complexion réelle, irréductible au « sujet » (réel) et au « prédicat » (réel). Dans tous les domaines, Gauthier Burley accentue ainsi la réalité du signifié et devient ainsi représentatif de ce qu'on appellera « réalisme » au cours des deux siècles suivants.

Joël Biard
Université de Tours
Centre d'études supérieures de la Renaissance

RÉFÉRENCES

- Biard Joël (2000), « Les trois “voies” selon les textes de Jean de Celaya », dans I. Angelelli et P. Pérez-Ilzarbe (éd.), *Medieval and Renaissance logic in Spain. Acts of the 12th European Symposium on Medieval Logic and Semantics*, Hildesheim-Zurick-New York, G. Olms Verlag, p. 275-290
- (à paraître [2004]) « Le statut des énoncés dans les commentaires du *Peri Hermeneias* de Gauthier Burley » à paraître dans les Actes du X^e Symposium européen de logique et de sémantique médiévales (Nimègue, juin 1992)
- Boèce, *In librum Periermeneias Aristotelis*, ed. II^a, Patrologie latine, vol. 64
- *In Categorias Aristotelis*, Patrologie latine, vol. 64
- Cesalli Laurent (à paraître 2002) « Le réalisme propositionnel de Walter Burley », à paraître dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* »
- Gauthier Burley (1497) [Gualterus Burlaeus], *Super artem veterem, Liber praedicamentorum*, Venise (reprod. Minerva, Frankfurt 1967)
- (1501) *In Physicam Aristotelis expositio et quaestiones*, Venise
- (1955) [Walter Burleigh], *De puritate artis logicae. Tractatus longior*, éd. Ph. Boehner, The Franciscan Institute, St. Bonaventure, N. Y.-Louvain-Paderborn
- (1962) *Tractatus de materia et forma*, éd. H. Shapiro dans *Manuscripta*, VI, 96-98.
- (1972) *De suppositionibus*, éd. St. Brown, « Walter Burley's Treatise *De suppositionibus* and its Influence on William Ockham », *Franciscan Studies* 32 31-64.
- (1973) *Commentarius in librum Periermeneias*, éd. St. Brown, *Franciscan Studies* 33, 45-134
- (1974) *Questiones in librum Periermeneias*, éd. St. Brown, *Franciscan Studies* 34, 200-295
- Gauthier Chatton (1975), [Gualterus Chatton] *Lectura in primum Sententiarum*, Prol., qu. 4, éd. L. Cova dans *Rivista critica di storia della Filosofia*, 30
- Guillaume d'Ockham (1974) [Guillelmus de Ockham] *Summa logicae*, éd. Ph. Boehner, G. Gal and St. Brown, « Opera philosophica » I, Franciscan Institute, St. Bonaventure, New York.
- (1993), *Somme de logique*, trad. J. Biard, Mauvezin, TER, rééd.
- Simplicius (1990), *Commentaire sur les Catégories. Traduction commentée sous la direction de Ilsetraut Hadot*, fasc. III, trad. Ph. Hoffmann, Leiden-New York-Köln, Brill